

Germaine Gardey (1904-1995), peintre de la Bretagne, du fugitif à la tempête...

Germaine Gardey fait partie de ces artistes méconnus par les historiens de l'art qui ne se sont intéressés qu'aux artistes de l'avant-garde et de sexe masculin. Les autres furent oubliés dans l'euphorie de l'entre-deux-guerres et les bouleversements de la guerre et de l'après-guerre.

Née en Gironde à Saint-Androny, près de Blaye, dans une famille de viticulteurs, elle poursuit à Bordeaux ses études secondaires puis entre à l'École Normale. Élève brillante, elle réussit son Brevet supérieur en 1920, le Professorat des Ecoles en 1922, suivi d'une capacité en dactylographie. Elle s'oriente alors vers une formation artistique à l'École des beaux-arts de Bordeaux où elle se fait très rapidement remarquer par ses professeurs dont le sculpteur Gaston Veuvenot-Leroux, qui l'incite à se présenter au concours d'entrée à l'École des beaux-arts de Paris.

Sa formation à Paris

Admise à l'École des Beaux-Arts de Paris en (1925 ? ou 24, (1925-28) ou (1924-27), elle entre dans l'atelier de peinture Louis Roger (1874-1953) et de Lucien Simon (1861-1945), réputé depuis sa nomination en 1923 (jusqu'en 1937) pour faire « *partager sa passion de la peinture et de laisser librement éclore le talent de ses élèves* » à l'instar de Gustave Moreau qui respectait la personnalité de ses élèves.

En regardant les photographies prises dans l'atelier de Lucien Simon, on remarque parmi les étudiants de nombreuses femmes, presque la moitié des effectifs et parmi elles, un grand nombre d'élèves de toutes les nationalités.

Germaine Gardey arrive à l'École des beaux-arts de Paris à une époque d'effervescence et d'émancipation de la femme artiste qui se concrétise en 1925 par la nomination d'une femme au Premier Prix de Rome.

D'origine bretonne, la lauréate, Odette Pauvert (1903-1966), est une toute jeune fille, élève dans l'atelier de peinture d'Henri Royer (1869-1838). C'est pour un sujet puisé dans le légendaire breton, *La Légende de Saint-Ronan*, que le jury lui accorde le Prix de Rome : seuls deux hommes s'opposent à l'élection d'une femme. On pourrait s'étonner du choix de sujet mais la Bretagne est toujours une source d'inspiration prisée par de nombreux peintres.

Parmi les professeurs de l'époque, Lucien Simon et Henri Royer sont des artistes qui, tous les ans, viennent peindre en Bretagne des scènes de la vie quotidienne des marins et des paysans et des scènes religieuses imprégnées de folklore. Louis Roger réalise des peintures murales pour l'Hôtel de ville et le Palais de justice de Nantes.

Tous incitent leurs élèves à découvrir cette région qui garde encore son pittoresque et ses traditions. Pendant les vacances d'été, de nombreux jeunes peintres et parmi eux des étrangers parcourent sur les pas de leurs aînés, les côtes bretonnes, Pont-Aven, Concarneau, Douarnenez et le Pays Bigouden.

Avide de culture, Germaine Gardey visite les musées, les expositions et les galeries et se rend régulièrement au musée des Arts Décoratifs pour faire des croquis qui l'inspireront ensuite pour des réalisations de décoration.

Engagée au sein des associations d'étudiants, elle est élue présidente de la section des Beaux-Arts et de l'Association générale des Etudiants et Etudiantes de la Ville de Paris en 1928.

Comme beaucoup d'élèves, elle rejette l'enseignement académique qui continue à être dispensé à l'École des Beaux-Arts dans les années vingt. Elle complète sa formation en s'inscrivant à l'Académie de la Grande Chaumière, réputée pour son libéralisme et son

enseignement moderne : « *Quand je travaillais à la Grande Chaumière, heureux temps...je regardais les consommateurs aux terrasses de la Rotonde et coudoyais les artistes aux visages connus* » écrit-elle.

Elle suit avec grand intérêt, les cours de sculpture de Robert Wléricck (1882-1944) et se passionne pour les cours du peintre Othon Friesz (1879-1949) qui enseigne à l'Académie depuis (1921 ou 34 ? 41) ?. Comme ses amis Matisse, Derain, Vlaminck, Friesz se distingue par sa peinture aux accents Fauves puis plus tard par son écriture en larges arabesques. Il est certain que l'influence d'Othon Friesz marquera définitivement l'œuvre de Germaine Gardey.

Avide de formation, Germaine Gardey acquiert aux cours de la Ville de Paris, l'expérience nécessaire à l'enseignement du dessin dans les Ecoles municipales de la Ville de Paris. La plupart des postes sont occupés par des artistes femmes et leur assurent un revenu régulier. Mais, Germaine Gardey fait le choix de l'indépendance en travaillant seule dans son atelier.

Son attachement à la Bretagne est scellé par la rencontre à Paris de son futur mari, un jeune Breton originaire de Lorient qui lui fait découvrir les côtes bretonnes morbihannaises et l'île de Groix. Son mariage en 1928, et la naissance de ses deux premiers enfants en 1929 et en 1937, l'obligent rapidement à faire un choix de vie. Déterminée à ne pas sacrifier sa passion pour l'art au profit de sa vie de famille, elle organise ses journées en se réservant le temps de peindre chez elle tous les jours, peindre sans relâche, des natures mortes, des bouquets, des portraits et des paysages. Pour vendre, elle ouvre son atelier aux visiteurs et répond aux commandes, puis à partir de 1932, elle expose régulièrement dans les galeries parisiennes et participe au Salon d'Automne en 1938-1939 et 1942 au Salon de la Marine en 1943 et 1945, et à la Maison de la Bretagne en 1963. Elle obtient des récompenses et des achats de la Ville de Paris, de l'Education Nationale, et de plusieurs villes en France.

Germaine Gardey, peintre de l'océan

Pour Germaine Gardey, la découverte de l'océan en Bretagne est un véritable choc. Par son enfance passée dans un village au milieu des vignes, proche de l'estuaire de la Gironde, son regard s'est familiarisé aux grandes étendues de sable baignées par une lumière douce et apaisante. Ici, rien de semblable, elle est fascinée par la force du vent et des vagues qui se fracassent sur les rochers et surprise par la lumière et le ciel si changeants selon les marées.

Jusqu'en 1939, la famille passe ses vacances sur l'île de Groix, mais dès le début du conflit elle se réfugie à Larmor-Plage et Germaine Gardey se trouve dans l'obligation de travailler dans une usine à Lorient. En 1941 pour fuir les bombardements, elle rentre à Paris avec ses enfants et leurs grand-mères, occupant à nouveau l'appartement de Vincennes.

Dès la fin de la guerre, la famille revient en Bretagne dans le Finistère, à Pont-Croix, Douarnenez puis dans les années cinquante, à Groix pendant toutes les vacances scolaires, vacances studieuses pour préparer le travail en atelier pendant l'hiver.

La vie sur l'île de Groix

Le travail sur le motif impose une autre façon de faire, bien différente de celle que l'on peut pratiquer dans l'atelier. Crayons, gouache et aquarelle, croquis rapides sur une feuille de Canson ou sur un carnet sont les seuls outils possibles pour saisir l'instantanéité d'un éclairage ou la mouvance des vagues. Pas de repentir, c'est le premier jet qui compte, la première émotion qu'il faut transmettre.

« *La nature provoque, dit-elle, le choc émotif qui sert de point de départ à mes œuvres, mais celles-ci, une fois achevées ne conservent de la vision matérielle qu'une impression assez lointaine : la réalité pour moi est l'émotion, le sentiment que telle lumière, telles formes, telles figures ont suscité dans mon esprit* ».

Bien sûr, elle regarde avec intérêt les bateaux de pêche, au port ou au large mais si elle s'impose ce genre d'exercice c'est pour répondre à la demande des touristes et des Groisillons qui lui commandent, à partir de ses croquis, des peintures à l'huile qu'elle réalise dans son atelier parisien. Les critiques des marins pêcheurs lui imposent une observation rigoureuse des carènes et des voiles afin de représenter au mieux les thoniers et les voiliers.

Le dessin des bateaux est simplifié et cerné par un trait de crayon noir qui accentue le style décoratif qu'elle s'impose, pour échapper à la banalité du sujet et à l'amateurisme si souvent rencontré dans cette thématique. Une palette fauve fortement colorée de bleus intenses et de roses s'accorde bien à la schématisation du paysage ou du port avec les maisons, les quais, les digues et les phares. Parfois, une forêt de mâts semble envahir l'espace restreint à l'intérieur des digues, comme à Port-Tudy, Port-Mélite, Port Saint-Nicolas et surtout Port-Lay qui a la réputation d'être le plus petit port d'Europe.

Elle observe le travail des marins à l'arrivée au port, se hissant sur le quai par l'échelle, déchargeant les caisses de poissons ou calfatant les coques des bateaux. Dans *La Récolte des goémons*, les corps arc-boutés luttent contre la force des vagues et le poids des algues. Des croquis vigoureux au crayon noir montrent les marins dans l'effervescence du retour au port et des discussions sans fin.

Pris sur le vif, les mouvements sont notés avec justesse et rapidité sans jamais se laisser aller vers l'anecdote ou la facilité. Ces croquis rapides traités à la gouache sont rehaussés de blancs et redessinés par un trait incisif au crayon noir.

Entre ciel, mer et terre, les paysages de l'île de Groix

L'île de Groix est propice aux promenades à pied car les distances raisonnables permettent d'en faire le tour, de la traverser pour voir le grand large, d'aller jusqu'à la pointe des Chats au sud ou à l'opposé vers la pointe de Penn Men.

Sur les hauteurs du plateau, elle cible les points de vue spectaculaires qui l'obligent à synthétiser le paysage tout en respectant ses particularités.

Surplombant la mer, elle trace en quelques lignes le paysage, en plaçant dans le bas de la feuille la découpe de la côte, une maison ou un hameau pour laisser à la mer et surtout au ciel l'espace nécessaire pour traduire l'immensité de la mer, sous un ciel calme ou chargé de nuages. C'est l'opposition entre la simplification des lignes du paysage et du graphisme tourbillonnant du ciel et de la mer qui confère originalité et personnalité à sa peinture.

Parfois, elle accorde au premier plan toute son importance avec un mouvement de terrain, une maison au loin, le ciel est alors réduit au minimum. Seul le cloisonnement des lignes du paysage est important en opposant de larges surfaces éclairées par un rayon de soleil dans une palette de couleurs fortes, des bleus et du brun rehaussés par des accents de blancs.

Vers la Pointe des Chats, la Plage des Grands sable, déserte au coucher du soleil, offre de larges étendues de sable beige doré, propices aux jeux des enfants.

Peindre les rochers, les vagues et les nuages

Ainsi, Germaine Gardey parcourt inlassablement pendant une dizaine d'années les chemins et les grèves de Groix, en renouvelant sans cesse son regard. Les rochers, les vagues et les nuages sont ses sujets de prédilection. Alors que ce sujet peut paraître répétitif, lassant, ardu, tous les rochers se ressemblent dit-on, pour elle, c'est un exercice de délectation : elle vibre en regardant la mer caresser, gicler, se fracasser sur les rochers. Elle se glisse dans les rochers, choisit son point de vue suivant les marées, s'installe au plus près de l'eau pour mieux saisir les différentes couleurs des roches, du brun au rouge et au noir brillant lorsqu'ils sont recouverts de goémons mouillés.

Les rochers de Saint-Nicolas subissent la force des vagues venant du grand large, mais placés à l'ouest, ils bénéficient des rayons dorés du soleil couchant. Ces gros rochers, maintes fois portraiturés, deviennent l'un de ses sujets favoris. Elle les croque plusieurs fois dans la même séance, souvent jusqu'à la tombée de la nuit pour saisir leur reflet sur l'eau, lorsque le ciel et la mer se confondent dans une déclinaison de gris argentés.

Du même côté de l'île, la côte sauvage déchiquetée par les tempêtes donne au peintre de multiples sujets, les découpes franches des rochers opposent les plans sombres aux surfaces en pleine lumière. La mer s'infiltré dans les moindres espaces, formant ainsi des minuscules criques presque toujours inaccessibles.

Le Trou de l'Enfer, impressionnant vu du haut de la falaise, offre un périlleux refuge aux voiliers et un havre de paix par beau temps. Vus en plongée pour en accentuer la profondeur, les bords de la faille sont traités par de larges aplats verts et ocre, rythmés par des pans de rochers sombres ou violacés.

Dans sa manière de dessiner, on ressent son goût profond pour le volume et son attrait pour la sculpture et le modelage. Il est encore plus fort dans sa peinture lorsqu'elle représente la mer en furie, la pâte devient épaisse, se soulève et prend du volume avant de s'amenuiser sur les bords du tableau.

Dans le compte-rendu d'une exposition à Genève paru en avril 1948 dans la revue *Je dessine* et dont le titre, « *Germaine Gardey, le peintre échappé de la sculpture* », évoque la puissance de son travail, on peut lire ces commentaires :

« *On y sent un puissant tempérament qui ne s'attache ni à la forme ni au dessin mais va droit à l'impression dont la force a marqué l'artiste qui modèle son œuvre d'une pâte épaisse où se mélangent des taches violettes et des gris magnifiques* ».

La force des vagues

C'est sans doute dans les mouvements des vagues que s'exprime le mieux son tempérament impétueux. La nervosité du graphisme, la rapidité de l'exécution, s'accorde au lyrisme de l'instant lorsque la vague se soulève dans un mouvement ample avant de retomber sur les rochers dans un fracas énorme qui se termine par le bruissement des embruns. La main obéissant à l'œil qui perçoit une infinité d'images par seconde, traduit dans une gestuelle effrénée des empâtements larges de blancs qui virevoltent au-dessus de larges hachures noires montrant la profondeur de l'eau. Au-dessus, le ciel traité dans un lavis rapide nous donne la direction des vents.

Les vagues de Germaine Gardey font penser à *La Vague* de Gustave Courbet qui renouvelle au XIX^e siècle le regard des peintres sur la mer qui devient alors un élément de plaisir et de délectation au lieu de terreur. Monet et les Impressionnistes sont fascinés par la composition

des estampes japonaises de Hokusai et de Hiroshigue, alors que les Nabis exploitent des moyens plus décoratifs pour exprimer les mouvements de la mer.

Mais connaissait-elle *Marine bleue, effet de vagues* de Georges Lacombe, les scènes de plages et de régates de Maurice Denis qui traduit les reflets sur l'eau par des petites touches vibrantes ou les bois gravés de René Quillivic qui trace les vagues avec des enroulements de lignes ?

A partir des années soixante, ses séjours à Groix s'espacent au profit d'autres lieux de villégiature : Saint-Brévin les Pins, Pornichet, La Turballe, Piriac, Moëllan et les ports du Belon, suivis de séjours réguliers en Vendée.

En changeant de paysages, son regard se modifie, sa manière de peindre évolue, afin de mieux transcrire ses impressions en regardant une mer souvent plus calme, et une côte plate. Le trait s'assagit, la ligne souple décrit les ondulations des vagues qui se terminent en mourant sur le sable. La palette s'adoucit dans une harmonie subtile de gris et de vert, fidèle à une lumière plus douce et aux effets de brume.

Elle renouvelle ses sujets en découvrant les marais de la Brière qui lui rappellent les marais de son enfance sur les berges de la Gironde. Charles le Quintec, critique littéraire à Ouest-France, note dans son article dédié aux peintures de Germaine Gardey exposées à la Maison de la Bretagne en 1963 : « *si j'aime moins ses « marines », je suis prêt à dire grand bien de ses « Brières », de ses paysages habités par le rêve et la solitude* ».

Dans ces paysages d'eau et d'herbes folles, où seuls quelques cris d'oiseaux rompent le silence, elle réalise des petites peintures presque monochromes dans une gamme de verts, posés au couteau en triturant la pâte pour faire jouer la lumière et naître la poésie.

Exposées à la Galerie 7, rue Guéguenaud à Paris (en 1947 ?), ses peintures suscitent à chaque exposition des commentaires élogieux : « *Sa facture est absolument étonnante. Bien des peintres hommes, n'ont pas sa virilité de construction et de composition. Ses paysages d'eau avec des chalands sont d'une solidité devant laquelle on demeure confondu* ».

Obsédée par l'eau, elle le sera tout au long de sa vie, passant du déchaînement des vagues aux eaux paisibles des marais de la Brière ou de Vendée jusqu'à l'absence de motif pour atteindre par la couleur et la matière les limites de l'abstraction.

En observant l'eau, le ciel et la lumière, Germaine Gardey trouve dans la contemplation la sérénité nécessaire pour glisser doucement vers la non-représentation de formes pour atteindre l'émotion que l'on ressent dans des petits formats dont les titres évocateurs « *Lumière sur une flaque, Harmonie du soir, L'Infini...* » traduisent bien sa recherche d'absolu.

Ses dernières peintures, très libérées, comme le fait remarquer le critique d'art, Raymond Charmet « *expriment « la joie », « l'espoir », en quelques touches d'un éclat impressionnant* ». (Gardey, Bretagne orageuse, exposition à La Maison de la Bretagne en 1963).